

POLITIQUE

Fiction & Cie



Jacques Henric
POLITIQUE

Seuil

27, rue Jacob, Paris VIe

COLLECTION
« *Fiction & Cie* »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

ISBN: 978-2-02-059349-6

© Éditions du Seuil, mai 2007

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

« Rien n'est plus naturel que de considérer toutes choses à partir de soi, choisi comme centre du monde; on se trouve par là capable de condamner le monde sans même vouloir entendre ses discours trompeurs. Il faut seulement marquer les limites précises qui bornent nécessairement cette autorité: sa propre place dans le cours du temps, et dans la société; ce qu'on a fait, et ce qu'on a connu, ses passions dominantes. »

Guy Debord, *Panegyrique*.

COMMENT ON EST CE QU'ON DEVIENT

L'homme est jeune, à peine une vingtaine d'années. Il semble dormir. Un casque de cuir lui enserre le front et les mâchoires. La tête est légèrement inclinée vers l'avant, le côté droit en partie caché par le col relevé de la vareuse. Un œil, d'un bleu très clair, est largement ouvert et me regarde fixement. Un filet de sang a coulé et séché le long du menton. Une main énorme, aux doigts courts et poilus, main de paysan, a saisi avec délicatesse le menton du jeune homme et relève son visage dont le soleil, encore bas à l'horizon, accentue la pâleur. Deux bras puissants m'ont saisi sous les aisselles et hissé à la hauteur du siège où repose l'homme aux traits d'adolescent. Sa tête a basculé vers l'arrière, il est maintenant dans la pleine lumière de ce matin d'été où très tôt des mains adultes m'ont conduit sur la plaine de Bouglainval qui s'étend uniformément jusqu'à Chartres. Je retrouverai plus tard l'image de ce visage d'homme jeune, à l'ovale régulier, aux traits fins, sur la reproduction d'une fresque de Piero della Francesca, dans l'église d'Arezzo : un jeune soldat casqué, tombé de son cheval, gît sur la poussière ocre du sol, la tête reposant entre les sabots de la bête.

Un autre homme, le pilote, a les deux mains en appui sur le tableau de bord du biplace, comme s'il avait voulu amortir la chute. Lui ne porte pas de casque, sa tête repose de côté sur le volant. Aucune trace de sang. Il semble sourire. Je ne pourrai lire, quelques années plus tard, *Le Dormeur du val* de Rimbaud

sans revoir les visages des jeunes aviateurs anglais dont l'avion avait été abattu dans la nuit au cours d'un combat aérien avec la chasse allemande – ou était-ce la DCA, dissimulée dans le bois qui bordait le champ, qui avait touché l'appareil? Quelle idée saugrenue avait poussé des proches de ma grand-mère paternelle à emmener avec eux le môme de cinq ans que j'étais pour lui offrir le spectacle de deux jeunes morts? L'avion, je l'avais aperçu de loin, quand la petite troupe d'une quinzaine de personnes que nous formions – il y avait des femmes et, je crois me souvenir, d'autres gamins de mon âge – était arrivée au haut de la côte de La Ferté, d'où s'ouvrait la vaste plaine beauceronne. L'appareil avait le nez comiquement piqué dans un champ labouré de frais. Il paraissait énorme. De près, on découvrait un minuscule biplace, bizarrement peu endommagé. Une des pales de l'hélice était enfouie dans la terre, seule l'aile gauche était brisée à la jointure de la carlingue. Le cockpit et le fuselage étaient troués en plusieurs endroits. Les perforations, irrégulières (impacts d'éclats?), étaient de petites dimensions. D'autres habitants du bourg, ayant suivi les combats de la nuit, arrivaient par petits groupes, entouraient la carcasse métallique avec ses deux corps effondrés dans la carlingue. Il y eut bientôt beaucoup de monde. Pas un mot n'était échangé. C'est ce silence qui m'impressionna, ce silence très particulier qui se fait autour de la mort. On n'entendait que le léger ronflement du vent autour du fuselage. Les soldats allemands n'étaient pas encore sur le lieu du crash. Quand le bruit de leurs camions annonça leur arrivée, la foule des curieux, toujours silencieuse, s'éloigna, sans précipitation, du spectacle auquel j'avais été convié. Les deux bras qui m'avaient soulevé pour que je voie les cadavres de près m'ont reposé à terre. C'est le sourire d'un des jeunes morts que j'ai gardé en mémoire, un sourire qui dure, immobile, doux et dévasté.

Des morts, l'occasion m'avait été donnée d'en voir de nouveau. De moins près, mais de plus effrayants. Toujours sur cette plaine à blé où j'ai passé mon enfance. Il s'agissait, ce jour-là, lors de l'avancée des armées alliées vers Paris, de tirailleurs sénégalais, envoyés en première ligne contre une division de la Wehrmacht, et vers un massacre assuré. Leurs camions flambaient encore sur la route nationale menant de Maintenon à Chartres. Trois corps étaient recroquevillés dans le fossé bordant la route. Ces hommes des bataillons d'Afrique avaient sauté du camion en flammes et, « torches vivantes » (comme j'entendais dire les civils qui avaient assisté de loin aux combats, combats terrestres cette fois, très durs), s'étaient écroulés dans le creux de terre herbue constellée de coquelicots que le feu des corps avait réduits en une cendre noire sur plusieurs mètres. Impossible de reconnaître, dans ces agglomérats goudronneux, sans forme, un individu humain. Seule une main, miraculeusement épargnée par le feu, se dressait, intacte, au-dessus d'une masse sombre, boursouflée, crevassée, éclatée sur sa moitié, qui avait été une tête d'homme.

Paris. 107 rue de l'Ouest. Début 44. J'ai retrouvé pour quelques jours mes parents dans le minuscule trois pièces qu'ils occupent depuis plusieurs années au quatrième étage de l'immeuble. Comme beaucoup de logements de l'époque, pas de cabinet de toilette ni de salle de bains, on se lave dans l'évier. Les WC, à mi-palier, à la turque, sont communs. Sur le mur d'une des chambres, mon père a épinglé une vaste carte de l'Europe. Des petits drapeaux rouges marquent l'avancée des armées soviétiques. Mon père est communiste. Le généralissime Staline est son idole.

La guerre vient de finir. Décor : la gare de la petite bourgade beauceronne. Il pleut. Des femmes se tiennent, immobiles, sur le quai. Je tiens ma grand-mère par un pan de son manteau. Un train vient d'entrer en gare. En descendent et s'avancent vers nous d'étranges marionnettes soutenues par des femmes en uniforme. Ces fragiles poupées marchent difficilement, avec raideur et de manière saccadée. Elles approchent lentement vers nous. Arrivées à quelques mètres, je reconnais, en ces mannequins articulés, des hommes. Des hommes ? Des squelettes d'hommes plutôt, surmontés d'une tête énorme, disproportionnée. Les visages, diaphanes, sont occupés presque entièrement par les yeux, des yeux immenses, hagards, qui ne semblent rien voir, ou voient loin, très loin, trop loin. Ces premiers rescapés des camps de concentration nazis, regroupés d'abord à Paris, sont dirigés vers le groupe des femmes qui les attendent, muettes, immobiles. La plupart de ces déportés ont appartenu à un des plus agissants réseaux de résistance d'Eure-et-Loir. Ma grand-mère accompagne son amie, Mme T., dont le fils avait été arrêté fin 43. Le voilà près de nous, le fils. Il tend deux longs bras maigres vers sa mère qu'il vient de reconnaître. Sa bouche s'entrouvre et laisse passer une sorte de cri avorté, un couinement de chiot qui rêve.

Mme T., l'amie de ma grand-mère, habitait au début de la guerre une maisonnette isolée, en haut de la côte de Bouglainval. Des bombes américaines l'ont détruite au cours d'un raid aérien contre le dépôt de munitions allemand qui se trouvait dissimulé dans un bois tout proche. Le fils, retour de déportation, est soigné à l'hôpital de Chartres. Son cadet, un fort gaillard travaillant dans l'usine du bourg, laquelle n'avait pas été détruite au cours des bombardements alliés, me propose

de l'accompagner dans les ruines de son ancienne maison pour tenter d'y retrouver un de ses jouets d'enfant. Il m'entraîne dans ce qui fut la cour intérieure du bâtiment, recouverte maintenant d'une mauvaise herbe sèche. Nous sommes seuls. Il me fait asseoir, s'allonge près de moi et, sans un mot, d'un geste brusque, baisse le pantalon de son bleu de travail dont je me rappelle la forte odeur de cambouis. Il ne porte pas de caleçon. C'est la première fois, n'ayant pas été élevé par mes parents et n'ayant donc jamais eu l'occasion d'apercevoir fugacement le sexe de mon père, que je vois de près, dénudé d'un coup, l'attirail sexuel mâle d'un adulte. Son volume, queue et couilles, impressionne alors tellement le garçonnet que je suis, que je ne puis aujourd'hui visionner un film porno sans retrouver, devant la vue des sexes en érection des hardeurs, le trouble, l'émoi, la quasi-commotion qui furent ceux du même mis précocement en situation de voyeur. Le jeu érotique du jeune tourneur fraiseur auquel je suis convié tourne court. Il me demande de lui enfiler un fétu de paille dans l'anus, me prend la main qu'il dirige vers son sexe et me commande, d'un ton ferme mais sans brutalité, de lui masser les couilles et de lui caresser le gland. Pendant que ma petite main d'enfant s'efforce d'accomplir au mieux son office, il me demande d'une voix étouffée, en agitant à la base son énorme membre: «T'aimerais-t'y bien que ta maman te fasse un petit frère?»

Je ne garde aucun souvenir désagréable de cette première, et somme toute bien commune, initiation sexuelle. Elle n'a pas perdu, encore aujourd'hui, sa part en elle de mystérieux et d'inépuisable, ainsi que cette force directe d'excitation qu'accroîtra jusqu'au vertige, jusqu'à l'angoisse la plus voluptueusement bouleversante, le contact visuel plus tardif avec le sexe féminin.

École primaire de Maintenon. J'ai huit ans. Au premier rang de la classe, les fils S. Sur le même pupitre que moi, le fils F. Ils sont cousins. Le père des enfants S., chef d'un réseau de résistance pendant l'Occupation, a été fusillé par les Allemands, ainsi que la plupart des membres du réseau. L'un d'eux, arrêté puis relâché après interrogatoire de la Gestapo, a été soupçonné d'avoir trahi : le père de mon voisin de classe, le fils F. Les rescapés du peloton d'exécution, des proches de la famille S., après un procès sommaire, ont exécuté le « donneur ». Devant moi, en blouse grise, les fils du héros ; à mon côté, dans la même blouse grise des écoliers d'alors, le fils du traître. Ils ne se parlent pas, ne se parleront plus jamais. Je joue avec les fils du héros ; je joue avec le fils du traître. Mon père, revenu blessé de la guerre, inscrit au Parti communiste, était l'ami du futur héros et du futur traître. Ils appartenaient tous trois à la même équipe de foot. J'ai sous les yeux une photo de l'équipe prise sur la place du Château, avant un match. En haut, à gauche, debout, au second rang, le futur héros ; sur la partie droite de la photo, au premier plan, accroupi, près de mon père qui tient le ballon entre ses chevilles, le futur traître. La guerre approche. Tous ces jeunes hommes sourient.

Même fin des années 40, même école communale, mêmes pupitres, mêmes élèves vêtus des mêmes blouses grises tachées d'encre violette, des mêmes culottes courtes, chaussés des mêmes galoches à semelles en bois. Le maître d'école terrorise la classe. C'est un homme d'une quarantaine d'années, qui a fait la guerre, a été fait prisonnier, et comme beaucoup de ses semblables est revenu dans la vie civile traumatisé, amer, récriminateur, vindicatif. J'ai compris plus tard que la violence à notre égard de cet irascible enseignant avait là pour une grande part

son origine. L'homme cultive le style baroudeur : vareuse de cuir et bottes d'aviateur à lacets, ceinturon, culotte de cheval. Il s'assoit sur nos pupitres en nous repoussant brutalement d'un coup de son gros cul mou ; se cure le nez avec ostentation entre deux éructations contre notre nullité scolaire et expédie dans notre direction la crotte de nez, une volumineuse boulette de mucus préalablement roulée et séchée entre ses doigts, qu'il a eu peine à s'extraire de la narine ; postillonne généreusement en nous dictant une règle de grammaire ou la liste des chefs-lieux de canton ; lève une fesse du pupitre pour lâcher un long pet de jubilation en nous voyant sécher sur un problème de robinet qui goutte ou de trains qui se croisent. Son visage est fait de deux masques superposés. Un masque dur, carré, osseux, viril, que vient brouiller, tantôt en *sur* tantôt en *sous*-impression, une face molle, veule, sans armature. Quand le bonhomme est en colère, le visage numéro un vient flotter en surface puis se met à trembloter comme de la gélatine ou du lait caillé. Lorsque le fulminateur, tout congestionné, se calme enfin (en général durant les leçons de morale ou d'instruction civique), lorsqu'il vire au style grandiloquent, au *speech* pontifiant, lorsqu'il énonce sentencieusement (entre tout de même une paire de baffes à un gamin qui a roté ou éternué trop fort, et un coup de règle sur les doigts d'un autre qui a ricané ou simplement laissé tomber son porte-plume) les grands principes moraux devant guider notre vie, quand il évoque le respect qu'on doit au *sol sacré de la patrie*, c'est le masque numéro deux, à dominante femelle, qui s'efface devant le un, viriloïde.

Est-ce la figure caricaturale, mâle *et* femelle, de ce maître d'école qui, plus tard, me la fera toujours associer à celle de l'autorité, quelle qu'elle soit (morale, religieuse, intellectuelle, politique, institutionnelle...)? Cas extrêmes, tragi-comiques : les dictateurs paranoïaques, Hitler, Mussolini. Génie de Chaplin,

mais aussi de Dalí et de Genet, d'avoir saisi l'ambiguïté sexuelle de ces monstrueux fantoches. Lorsque, au cours de la rédaction de *La Peinture et le mal*, au début des années 80, je brocardais les hypostases de la Grande Déesse Mère, de la *Magma Mater*, inévitablement c'était la tête de Monsieur P., mon instituteur du cours moyen, qui surgissait devant moi, avec ses cheveux ras, coupés en brosse, son incisive en or, son long nez tavelé surmonté d'une monumentale paire de lunettes en écaille.

De la fragilité des tyrans. D'un héros malgré lui. Même année, même classe de cours moyen. Leçon de calcul. Monsieur P., toujours lui, debout, sur l'estrade, vocifère comme à son habitude. Il ponctue ses éjaculations oratoires d'un « Bande de p'tits vauriens! » Je sors de ma sacoche un pistolet acheté la veille au bazar de la place du Château. Il tire des fléchettes dont l'embout est fait d'une ventouse en caoutchouc qu'on humecte de salive. Dissimulé en partie derrière le dos du voisin de devant, je sors mon arme, enfile la fléchette, crache sur la ventouse et, toujours à l'abri du regard de l'imprécauteur, je vise. Évidemment, je fais le malin, je veux faire marrer mes copains. Je n'ai aucune envie d'affronter le tyran et de tirer en vrai la fléchette. Je mime l'acte de résistance. Mais tout va très vite : mon voisin de pupitre, gros Popaul, le fils du marbrier et entrepreneur des pompes funèbres de Maintenon, m'a empoigné la main. Clac! un petit bruit sec, une secousse dans le poignet, le ressort du pistolet s'est détendu, le trait est parti. Le spectacle me laisse sidéré. Ni un dos ni une nuque d'élève n'ont fait barrage. La fléchette a filé droit, et elle est là, plantée (en vérité collée, mais bien collée) au beau milieu du front de Monsieur P., notre maître d'école tyranneau dont l'élan et l'ordurière faconde ont été brisés net. L'homme s'est immobilisé, ses

lunettes, sous le choc, ont fait un bond et tiennent en équilibre entre la lèvre inférieure et le menton. Il garde la bouche ouverte, les yeux tournés vers le plafond. Son expression est à la fois étonnée et douloureuse. La fléchette vibre encore à son front. Un silence pesant règne dans la classe. Un silence interminable. Les autres gamins restent comme moi, hébétés. Mais un tel silence, une telle tension, ne peuvent cesser que par un formidable éclat de rire. Par un torrent de grêle, une trombe qui crépite, qui crible et le silence, et la bêtise, et toute la peur du monde. Interdit, muet, je vois tous les mêmes pliés sur leur pupitre, se contorsionnant, se roulant avec une joie sauvage sous l'avalanche de perles sonores.

J'ai pris la plus belle dérouillée de ma vie. Exclu trois jours de l'école. Devenu pour un temps (court) la honte de ma famille. Mais (pour un temps plus long) l'involontaire héros de générations d'écoliers qui, année après année, dans la cour de récréation de la petite école communale, se transmettaient, admiratifs, ma geste homérique. Je me suis avisé plus tard que mon signe astrologique était le Sagittaire, et que mon premier roman publié s'intitulait *Archées*.

L'année suivante, autre épreuve ponctuant mon apprentissage de petit mâle que le sexe déjà obnubile. Lieux et acteurs identiques. L'école, le maître pétomane et castagneur, les élèves du cours moyen deuxième année, gros Popaul et moi. Le fils de l'entrepreneur des pompes funèbres a la bonne (fâcheuse ?) habitude d'apporter en classe des photos de femmes à poil qu'il découpe dans des magazines appartenant à son père. Il fait régulièrement circuler ces images cochonnes sous les pupitres pendant que, entre deux crottes de nez laborieusement extraites de son gros pif rougeoyant, l'instituteur cogneur écrit à la craie

sur le tableau noir la morale du jour ou l'énoncé d'un problème de calcul. Arrive ce qui doit arriver. Un matin que l'irascible maître d'école nous bassine, sur le mode épique, avec les exploits de Jules César, en brandissant l'énorme règle en bois dont il nous assène, pour un oui pour un non, de violents coups sur le crâne ou sur les mains, je sens un frôlement sur mon genou. Mon voisin de pupitre vient d'y déposer la page d'un magazine apporté par Popaul, sur laquelle je vois une énorme bonne femme qui exhibe son cul en même temps que, le visage tourné vers l'objectif de l'appareil photo, elle tire une langue démesurée. Plutôt que de contempler l'image porno en silence, avec un brin de fascination, comme l'ont fait les autres galopins de la classe, le malheureux couillon que je suis éclate de rire. Le redoutable bonhomme laisse en plan César au beau milieu de la plaine d'Alésia et fonce vers moi. Sous les quolibets et les rires de mes camarades, d'une main il me tire par l'oreille vers l'estrade, de l'autre il brandit l'objet du délit. Celui qui rigole le plus fort, évidemment, c'est ce gros vicelard de Popaul, trop content de me voir morfler à sa place. C'est ainsi qu'une fois de plus je prends une fichue raclée, baffes, coups de pied au cul, devant une classe hilare.

Depuis, je ne prends jamais en main une image de femme nue sans que mes doigts soient agités pendant quelques secondes d'un irrépressible tremblement. C'est ainsi qu'il m'a été donné d'apprendre, précocement, la charge transgressive de certaines images et le danger qu'il y avait à les manipuler.

Camp de la honte

Saint-Laurent-de-la-Salanque. Le village natal de mes grands-parents paternels en Catalogne française. Été 1946. Ma grand-

mère et moi en vacances dans la famille. Maryse, la fille de mon cousin charcutier, Bertin Henric. Mon premier amour. Elle est plus âgée que moi. Je la verrai embellir au fil des années, et croître ma passion pour elle. J'en conserve deux photos, prises par mon père ; sur l'une, on la voit allongée sur une plage, en maillot de bain, sur l'autre, prise devant la charcuterie, mon petit bras maigrelet lui entoure la taille. Maryse, une de ces magnifiques brunes catalanes... Je ne l'ai plus revue depuis la fin des années 50. J'ai appris récemment qu'elle tenait un bar-tabac à Barcarès-Plage.

Chez les commerçants de Saint-Laurent, on parle catalan, on parle aussi une autre langue que les habitants du village ont du mal à comprendre, le castillan. 1939, fin de la guerre d'Espagne, la République vaincue, 500000 exilés fuyant Franco passent la frontière à Port-Bou et au Perthus. Leur refuge : la France. Un très grand nombre s'installeront dans le Roussillon. Ce fut le plus massif exode civil et militaire que connut l'Europe au cours du siècle. Machado a sa tombe dans le cimetière de Collioure. À Perpignan, à Rivesaltes, à Port-Vendres, à Banyuls, à Estagel (où Catherine et moi avons notre maison), à Salses (où habitait Claude Simon), dans toutes les villes et villages de la Catalogne française vivent encore aujourd'hui les derniers rescapés de la guerre civile et leurs descendants.

Au cours de nos déplacements en voiture, ma famille et moi, nous empruntons souvent la route qui va vers Vingrau et Opoul. Sur des kilomètres, nous longeons des baraquements en bois ou en fibrociment entourés de barbelés. Nous traversons le camp de Rivesaltes, un de ces camps de concentration du Sud de la France. Camps « d'accueil », annonçait fièrement notre bonne République française, alors sous l'autorité du gouvernement Daladier, un radical de gauche ; en vérité camps de « la honte » comme on les désigne aujourd'hui. Barcarès, Arge-

lès-sur-Mer, Saint-Cyprien, Vernet, Les Milles, Gurs, Agde, Septfonds... de beaux noms, hier synonymes de cauchemar, d'abjection. Dans ces camps, des milliers de combattants et de civils républicains ont croupi, sont morts de froid, de faim, de maladie, d'humiliation, de désespoir. Les rescapés des Brigades internationales ont été bientôt rejoints par des anti-nazis allemands (qui seront livrés par la France à Hitler), des Yougoslaves, des Tchécoslovaques, des Hongrois, des Polonais, des Russes, des apatrides (Arthur Adamov me raconta son séjour dans un de ces camps, en compagnie de Victor Serge – Arthur Koestler, Walter Benjamin, Hannah Arendt, y séjournèrent). Robert Brasillach crachait déjà sa haine : « La tourbe espagnole est parmi nous. La pègre est là, bandits, assassins ! Qu'on nous débarrasse de toute cette racaille ! Livrons-la à Franco ! » Puis c'est la guerre avec l'Allemagne, la défaite, Vichy. Le camp de Rivesaltes reprend du service. Ce sont les Juifs, maintenant, qui y sont parqués, avant d'être dirigés vers Drancy et Auschwitz. Grandes rafles d'octobre 1940 : 6500 Juifs allemands internés. Juillet 1942 : les Juifs étrangers des deux zones déportés dans ces camps. 26-28 août 1942 : 7000 raflés y transitent avant d'être dirigés vers Drancy et les camps d'extermination. La presse vichyste et collaborationniste jubile. René Bousquet, chef de la police de Vichy, rédige ce télégramme destiné aux préfets de la zone sud : « Aucun Juif étranger en instance d'émigration ne doit désormais sortir de France. » 16 juin : accord de Bousquet pour la livraison de 10000 Juifs de la zone non occupée. Ordre à la police française de procéder aux arrestations. Éviter que Drancy soit « en rupture de stock. Les coups de filet doivent être les plus vastes possible. Vous n'hésitez pas à briser toutes les résistances que vous pourrez rencontrer dans les populations, et à signaler les fonctionnaires dont les indiscretions, la passivité ou la mauvaise volonté auraient compliqué

DU MÊME AUTEUR

Archées

roman

Le Seuil, coll. « Tel Quel », 1969

Chasses

roman

Le Seuil, coll. « Tel Quel », 1975

Carrousels

roman

Le Seuil, coll. « Tel Quel », 1980

La Peinture et le mal

Grasset, coll. « Figures », 1982

nouvelle édition, Éditions Exils, 2000

Car elle s'en va, la figure du monde

roman

Grasset, 1985

En plein dans tout : Bernard Dufour

Marval, 1986

Walkman

roman

Grasset, 1988

Pierre Klossowski

Adam Biro, 1989

Le Roman et le sacré

Grasset, coll. « Figures », 1990

Louis-Ferdinand Céline

Marval, 1991

L'Homme calculable

Les Belles-Lettres, coll. « Iconoclastes », 1992

Méduse, scènes de naufrage

théâtre

Dumerchez, 1993

Adorations perpétuelles

roman

Le Seuil, coll. « Fiction & Cie », 1994

Boudu sauvé des dos

essai

Dumerchez, 1995

C'est là que j'entreprendrai une sorte de roman

La Terra trema, 1996

L'Habitation des femmes

roman

Le Seuil, coll. « Fiction & Cie », 1998

Dormez mes bien-aimées

essai

Flobic, 1999

Et si, au contraire du poisson,
le XX^e siècle pourrissait par la queue?

essai

Pleins feux, 1999

Légendes de Catherine M.

Denoël, 2001

Suzanne et les vieillards

(avec Joëlle Ferry et Joséphine Le Foll)

roman

Desclée de Brouwer, 2002

Catherine M., l'album

photographies

L'Instantané éditions, 2004

Comme si notre amour était une ordure

roman

Stock, 2004

Quand le sexe fait signe à la pensée

essai

Éditions Cécile Defaut, 2004